

TECHNIQUE SCIENTIFIQUE ET LIBERTÉ

Que serait l'homme s'il n'enchaînait les effets aux causes ? Tirésias aurait menti si Laios avait su que son fils exposé serait recueilli par Périandre ; Œdipe, s'il avait su qu'il était le fils de Laios et de Jocaste, serait retourné à Corinthe : il n'aurait pas tué son père ni épousé sa mère. Laios ignorait la suite des faits naturels et son ignorance l'a fait mourir ; Œdipe ne savait pas quels événements l'avaient amené au palais de Périandre et, croyant se délivrer du Destin, il est tombé dans sa servitude. Contingence absolue, c'est fatalisme. Où elle règne, la raison est exilée, règnent l'arbitraire de l'inconnu et l'impuissance des hommes. On comprend que les Sages stoïciens aient vu dans la contemplation de la nécessité scientifique le premier moment d'une libération désirée. Mais la liberté rationnelle est une liberté formelle. Elle s'enferme dans les idées quand la pensée du déterminisme n'est que le projet de la création, la condition nécessaire de l'action. La liberté, selon Kant, contient essentiellement « *un principe de détermination de la causalité selon les lois naturelles* » (*Critique de la raison pratique*, trad. Picavet, p. 208) ; elle est d'après Goblot : « *une causalité revêtue de finalité* » (*Traité de logique*, p. 18). Nous ne pouvons accepter le concept du libre arbitre. Mais si nous voulons éviter une définition purement théorique de la liberté et en même temps, rejetant la notion d'option nouménale, la faire descendre du ciel sur la terre, il nous faut étudier la démarche par laquelle le déterminisme est mis au service des valeurs humaines, c'est-à-dire la technique scientifique.

Poser ainsi la question suppose écarté un certain nombre de résistances. D'une part le déterminisme, dans une atmosphère de scientisme, pouvait, par l'unité de possibilité qu'il entraînait pour l'action, paraître ruineux pour l'existence d'une causalité intentionnelle à laquelle le témoignage de la conscience restait irréductiblement attaché. Mais l'indéterminisme de la physique contemporaine nous a délivrés de cet impérialisme de la nécessité, déjà limité par Boutroux lorsqu'il enseignait l'émergence créatrice des synthèses. D'autre part, comme l'a montré M. Schuhl (*Machinisme et philosophie*), le mépris que les Grecs éprouvaient pour les « banausoi » et en général pour le travail que l'Église nomme encore servile interdisait que le concept rebondît dans l'action. On ne voulait pas voir que la science, pour être vraiment libératrice, doit s'unir à la technique. On ne reconnaissait pas la liaison entre l'agriculture, l'industrie et la médecine et l'affranchissement de l'homme. Pourtant Héron d'Alexandrie avait déjà proclamé qu'à l'ataraxie et au bonheur de l'âme assurés par l'art du philosophe devait correspondre le loisir dans la richesse apporté par l'art de l'ingénieur. Aristote avait dit que les navettes et les plectres, se mouvant par eux-mêmes, devaient supprimer sur le plan économique et juridique la condition d'esclave.

Notre optimisme fondé sur la révolution industrielle peut aussi sembler *mal* fondé. N'a-t-elle pas apporté une nouvelle forme d'esclavage : le prolétariat ? La foudre atomique n'a-t-elle pas aggravé contre notre « hybris » les menaces de Zeus-porte-foudre ? Les remarques désabusées de Sismondi, les imprécations de Michelet trouvent plus d'écho dans les plaintes d'un ouvrier maltraité par un ordre social qu'il ne comprend pas, dans la stupeur souffrante d'un enfant blessé par la bombe d'un avion anonyme, que les promesses d'un nouvel âge d'or prophétisé par Bastiat ou par Victor Hugo. Et l'obligation de nous soumettre à des prescriptions d'hygiène, à des vaccinations, à des contrôles ne réduit-elle pas notre indépendance ? Sans doute est-ce l'homme qui a construit l'univers de la technique, nous répondra-t-on ; c'était fabriquer un nouveau

Fatum. Ces critiques ne témoignent que de l'impatience propre aux périodes de transition. C'est manque de technique et non excès qu'il faut dire. Les sciences de l'homme et les réalisations qui s'y rattachent sont en retard sur les sciences de la nature. Mais, comme l'a fait voir l'économiste américain Colin Clark, déjà des travailleurs de plus en plus nombreux abandonnent la terre ou l'usine où la présence de l'homme devient inutile pour se consacrer, agents de planing, philosophes, juristes, spéculateurs de la révolution, à des tâches d'organisation sociale. Et rien ne prouve que l'indépendance soit la perfection de la liberté. Ne serait-ce pas plutôt la réflexion totale de l'humanité sur elle-même prévue pour d'autres raisons par le R. P. Teilhard de Chardin ?

Il nous sera donc permis de transporter la liberté du for intérieur à la relation du monde et de l'homme. Se faire ne peut rien être que faire. Où une pensée romantique préférerait un épanouissement, un enthousiasme, il nous semble que seule l'efficacité de la démarche est un signe de l'efficacité du moi.

Cela nous amènera aux thèses suivantes : 1^o la liberté est nécessairement rationnelle ; mais rationnel n'est qu'un autre mot pour artificiel ; 2^o la liberté n'est pas une propriété de l'individu comme tel, mais une démarche spécifique de l'humanité prise comme un tout ; 3^o le problème de la liberté cesse d'être essentiellement un problème de valeur : sans doute l'action technique enveloppe-t-elle des fins ; mais ces fins ne sont ni la connaissance de la vérité, ni la contemplation du beau, ni l'action droite, ni l'amour. La liberté n'est qu'un moyen ; mais puisque ce moyen nous permet d'atteindre l'efficacité, les loisirs, la sécurité qui nous permettront ensuite d'atteindre les valeurs, ainsi que l'a dit saint Augustin, ce moyen est précieux.

Si la liberté consiste essentiellement à affranchir l'homme des pressions naturelles primitivement conçues sous l'aspect du Destin ou de dieux tyranniques, la libération doit être rationnelle et scientifique. En cela nous sommes d'accord avec le poète épicurien qui pensait déjà que : « *Naturae non imperatur*

nisi parendo ». Mais n'y a-t-il pas contradiction à parler encore de liberté ? L'homme, libre en tant qu'agent rationnel, n'en est pas moins déterminé dans son existence empirique. Il resterait avec Bergson et Essertier à distinguer le faire du savoir et à concevoir la liberté comme une communion avec la substance mouvante du devenir. Nous pensons au contraire que se libérer, c'est agir sur l'objet et que faire et savoir sont intimement liés. La technique est artifice. Elle consiste à mettre à la place du monde hostile un monde adapté à l'homme. La science n'est pas moins artificielle, ni la raison, ni le déterminisme. La connaissance remplace des phénomènes qui, dans leur intrinsécity, nous restent étrangers par des modèles verbaux de nature analogue à celle des modèles mécaniques dont use l'industrie. Ainsi y a-t-il une analogie entre les énoncés scientifiques et les appareils de laboratoire, mais aussi entre les énoncés scientifiques et les machines. Platon, a remarqué M. Rivaud, s'est inspiré pour écrire le *Timée* d'une sphère armillaire. Lord Kelvin construisait de gigantesques atomes. Dans les laboratoires américains et russes d'aujourd'hui on ne sépare pas la recherche scientifique de la recherche industrielle. La science et le déterminisme sont des créations tout aussi artificielles que les usines Citroën. Le déterminisme est semblable à ces coulées de ciment que l'on lance sous les marécages pour ensuite y creuser des tunnels. La liberté n'est pas par le mouvant mais par les solides. Lorsque le nouvel esprit scientifique va, selon la parole de M. Bachelard, « vers le réel », il retrouve, mais à travers des équations déterminées, l'indétermination. A l'échelle du microphénomène, la pensée est amenée à admettre une pluralité des possibles. Mais notre action se déploie au niveau du macrophénomène. C'est là que la liberté installe le déterminisme. Elle ne s'y perd pas, elle s'y réalise. L'univers du déterminisme est un univers factice. Sa découverte, ou plutôt son invention, est une étape nécessaire de la réforme de l'existence humaine qui est l'assomption de la liberté.

Nous ne saurions pourtant consentir aux thèses soutenues par M. Sartre. Au lieu de s'installer comme nous dans la relation

anthropocosmique, il part du cogito. Sans doute pose-t-il que son cogito est un cogito humain et non individuel. Il n'en reste pas moins que sa psychologie est indéterministe et que chacun reste libre de son engagement. Nous affirmons au contraire que nous sommes engagés par notre éducation, par la société, par la tradition. La transmission des valeurs elle-même est une technique. On nous harmonise avec l'univers factice de la civilisation en nous « *artificialisant* ». Chacun ne reçoit pas sa liberté à son berceau comme un don d'une fée. Mais de même que nous participons à l'effort de la technique, par essence collectif, de même il est loisible à chacun de nous de participer à l'effort de l'espèce vers la libération de tous. L'action du groupe nous détermine afin de nous rendre capables de concevoir le déterminisme de la science et de nous joindre à l'élaboration d'un monde de la technique. Beaucoup restent en chemin. Mais nos actions n'ont de sens que rapportées au tout de l'humanité.

Encore faut-il que les résidus d'une éducation nécessairement pénible, puisqu'elle impose une conduite artificielle, ne laissent pas de traces nuisibles comme une agressivité mal sublimée, mal adaptée à ses nouvelles fonctions. Hegel a définitivement élucidé la conduite d'agressivité dans son chapitre sur le maître et l'esclave. L'homme, esclave de la nature tant qu'il n'a pu l'intérioriser par la science, risquerait de demeurer son propre esclave s'il ne pouvait s'accepter tout entier et prendre conscience des dangers de la civilisation. La psychanalyse, en lui permettant d'intégrer ses conflits intrapsychiques et de liquider son agressivité le détournera de résister à l'attrait de la valeur, vécue non seulement en esprit mais avec toutes les ressources de la technique moderne.

Car c'est une technique ou du moins un art qui fera tomber les dernières chaînes. Alors l'univers de la facticité sera devenu l'univers des Idées. Nous croyons avec Natorp que Platon en faisait le but de l'existence terrestre, comme nous croyons que le Paradis promis au chrétien est sur la terre.

Bernard GUILLEMAIN (La Varenne, Seine).